

**BIG  
BANG  
CITY**

## COLLECTION LA MACHINE RONDE

« La machine ronde ». Une vieille expression, rencontrée dans les *Fables* de La Fontaine, qui signifie : la Terre. La réactiver aujourd'hui pour nommer une collection de récits contemporains qui, d'une manière ou d'une autre, s'inventent dans le mouvement ou le dépassement des frontières. Des textes qui prennent acte des déplacements contemporains des notions de territoire, d'urbanité et de mobilité.

Routes, voyages, traversées, chevauchements, paysages monde, ville globale : autant de façons d'approcher le territoire comme un espace mobile et indivis. Quelles formes narratives neuves, dans un monde désancré ?

Loin de toute notion d'exotisme, c'est notre réalité même que ces récits interrogent, en variant les vitesses et les perspectives, en adoptant des points de vue mobiles, ou en explorant des villes et des pays plus brassés, où les rouages du réel se rendent mieux visibles.

« La machine ronde ». Une inscription dans le mouvant du monde.  
*Une collection dirigée par Mahigan Lepage.*

## DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-37177-455-1

ISSN // 2431-9139

© Mahigan Lepage & les éditions Publie.net pour le texte et les photographies

Préparation éditoriale : Guillaume Vissac & Christine Jeanney

Couverture et mise en pages : Roxane Lecomte

Dépôt légal 3<sup>ème</sup> trimestre 2016

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Mahigan Lepage

# BIG BANG CITY

*Voyages en  
mégapoles d'Asie*



PRÉFACE /  
*Sébastien Ménard*







*Big Bang City*, c'était d'abord une expérience double, celle du voyage et celle de l'écriture. En 2012, à travers son blog, nous avons vu Mahigan organiser son départ, se préparer au nomadisme, et enfin quitter Montréal. Puis c'était l'Asie. Les articles apparaissaient sur le blog, des mots, des images. Nous l'avons suivi. Il y eut des hésitations, des sites ouverts puis laissés de côté, des notes de voyage, des réflexions. Des abandons sans doute aussi. De nombreuses pistes ouvertes : le chantier de l'écriture.

Puis tout est monté en puissance à la fin du printemps 2013 : le projet des « mégapoles d'Asie » allait débiter en mai. Ou plutôt, disons qu'après une phase préparatoire, sa réalisation concrète, pratique, commençait, le compte à rebours de la performance était lancé. Qu'on entende parler de l'explosion des villes d'Asie ne suffit pas ; il faut voir, arpenter, dire. Le projet serait donc de parcourir et *écrire* huit mégapoles : Manille, Jakarta, Beijing, Shanghai, Kolkata, Delhi, Mumbai et Bangkok. Avec pour seule et unique contrainte d'écrire chaque jour et de publier les textes immédiatement sur le web.

Performance littéraire, expérience web, *Big Bang City* est à la fois la trace et le récit de cela, tout autant que le *compte* fait de joies et épuisements qui en sont conséquences :

**Voyager est épuisant. Écrire aussi.  
Je me suis donné pour défi d'écrire en  
voyageant, et ce n'est pas de tout  
repos. Ceci n'est pas une plainte, mais  
la mise en réflexion de mon travail *in  
progress*. La contrainte que je me suis  
donnée, d'écrire chaque jour du  
voyage, rend l'écriture et le corps  
interdépendants.**

On ne sait pas ce qui pousse à cette rigueur déterminée. Pourtant, convaincre de le considérer comme un geste ordinaire, labeur de qui va le monde, l'écrivain :

**Je dois m'en tenir à la continuité du  
travail, m'y atteler comme les tireurs  
de tana richshaw s'attèlent à leur  
cabriolet.**

*Big Bang City* est tissé de cette écriture qui parfois hésite, se questionne et doute puis file, alterne les *tubées* de langue et les réflexions, et s'affine au fil de l'avancement du projet. Suivre l'évolution de la langue et de l'invention sémantique à travers les textes, des premières publications aux suivantes,



est fascinant et ne trompe pas. Les formes du blog et les outils que s'était choisis Mahigan entraînent prises de note, photographies, vidéos, enregistrements audio... À la fois carnet et témoignage, le matériel qu'il ramène de ses explorations confirme ce qu'il remarque lui-même : l'impossibilité parfois de dire ou transmettre, qu'il s'agisse d'une odeur ou d'une révolte par exemple. En même temps, l'obstination révèle le geste éternellement tenté, l'invention d'une langue qui ne baisse pas les armes si facilement, jusque dans ses derniers retranchements :

**Assez parlé,  
la ville croasse,  
quarks,  
quarks,  
quarks.**

Mahigan sait des techniques et approches de la ville. Il en fait liste à plusieurs reprises. Avec lui, il emporte des textes, reparcourt des concepts, des modèles, les discute et surtout se confronte au réel :

**les échangeurs — rouler dessus ne  
compte pas, ni même en dessous, sous  
la protection de l'habitable... il faut  
marcher, comme nu, sous le béton,  
pour en prendre la pleine mesure**

Son choix, justement, c'est de ne pas avoir *une* méthode. Simplement aller les villes, les mégapoles. Traverser un aéroport et filer vers un quartier lointain. Parcourir des passerelles métalliques. Arpenter un boulevard sans nom, à travers taxis et poussières. Découvrir le terminus d'une ligne de métro. Chercher en vain des lieux imaginés, trouver l'excès, la folie, s'autoriser à crier la vision des corps écrasés du Capital, marcher pieds nus dans les eaux des villes, tomber malade, écrire dans les Starbucks, chercher des mots et une langue. Finalement, peut-être que de cet éclatement, du dénombré, se constituerait un espace de représentation du réel.

Tout au long du texte, on entend à la fois la voix du marcheur et celle de celui qui écrit. C'est un rythme étrange et fascinant, qui oscille entre la pensée et la langue, s'autorisant le surgissement :

**Partout, la ville tend au nivellement.  
Il n'y a vraiment ici que la rue. Les  
marcheurs, les étendus. Les taxis, les  
rickshaws. Les chiens et les pigeons.  
La boue. Les pieds nus et les  
gougounes. À ras le sol.**

Et c'est ce qui fait de ce livre un *road book* exaltant : rien ne semble *prévu*, si ce n'est justement la possibilité de l'imprévisible au sein de la ville et de la langue. Cette langue qui glisse, à l'image des mégapoles que l'auteur arpente. Et on se plaît à

imaginer la transposition des villes nombres, dépassant leur propre structure, à la langue.

Car Mahigan n'est pas parti les mains vides, et si son sac semble étrangement léger (le voyageur sait l'importance de la légèreté), il porte en lui les mots des autres comme des morceaux de langue dont ne sait se détacher :

**Quand on a pris l'habitude de faire usage du monde — un défaut qui affecte presque tous les êtres du dedans, ceux qui ont entrepris de questionner le monde, tant et tant qu'ils finissent par croire que le réel ne sert qu'à cela (« comme c'est boutiquier, écrit Bouvier, ce désir de tirer parti de tout, de ne rien laisser perdre ») —, quand on a chopé cette manie, il importe parfois de s'imposer des répit pour s'en reposer un peu.**

Pour qui aurait suivi l'écriture au fil de sa publication (en ceci, l'expérience est aussi un renversement du genre *road book*), ou pour celui qui découvre *pour la première fois* le livre finalement constitué, la surprise semble la même : l'apparition d'un irrésistible et étrange désir de continuer la lecture, le fil, étonnamment mêlé au désir d'aventure.

J'aime dire de ce texte qu'il est le jazz d'un arpenteur des villes, des mégapoles et du réel. Mahigan note :

**Le réel seul m'occupe, et il est  
*formidable.***

puis complète, et c'est imparable :

**gardons au mot ses deux sens  
intriqués, la catastrophe et la  
splendeur**





A black and white photograph taken from a rooftop, looking out over a city skyline. In the foreground, a dark, textured concrete wall or parapet runs across the bottom. Above it, a flat roof area is visible with some equipment, including a tall, thin antenna or pole. In the background, several buildings are silhouetted against a bright, cloudy sky. A prominent skyscraper with a pointed top is visible on the right side of the skyline. The overall mood is gritty and industrial.

PROLOGUE /  
Explosent  
les villes  
d'Asie





C'est une idée que j'avais eue avant de partir en voyage. Explorer les mégapoles d'Asie. Je n'aurais pas pu en dire beaucoup plus, préciser le quoi ou le comment de cette quête. Je n'avais vu du continent asiatique, quatre ans plus tôt, que le Népal et Katmandou<sup>1</sup>. Juste, j'avais le sentiment que là-bas, dans les très grandes villes à l'est, se dressaient des monstres à affronter et à nommer.

## ***C'est une idée que j'avais eue avant de partir en voyage***

Pas besoin d'être allé en Asie pour se rendre compte que la ville a changé et qu'il n'est plus possible de marcher pas à pas sur les traces de Walter Benjamin. C'était ma première intuition : que les mégapoles ne sont pas des endroits où flâner. Trop de

---

<sup>1</sup> Mahigan Lepage, *Carnets du Népal*, Éditions Publie.net, coll. « La Machine ronde », [2008] 2015.

gigantisme et d'indifférence, je dirais presque : trop d'adversité (il suffit d'avoir déjà marché sous un échangeur ou dans un quartier de grands hôtels pour comprendre de quoi je parle). La foule était pour le flâneur une sorte d'élément naturel ; la mégapole est pour chacun démesurée, inadéquate.

On fait comment, maintenant, pour raconter la ville ?

Il n'y a pas beaucoup de textes sur lesquels s'appuyer. Je ne parle pas des « romans » campés dans un décor urbain (désintéret complet), mais des explorations – récit, langue – approchant la ville dans sa rupture, sans reconduire les anciennes conceptions. Mentionnons d'abord le très important *Mégapolis* de Régine Robin (2009), qui multiplie les théories contemporaines et les expériences concrètes du mégapolitain jusqu'à faire éclater, par diffraction, le modèle de ville hérité de l'enfance et des lectures. Ou le *Tokyo* d'Éric Sadin (2005) qui, un peu à la manière de Butor (*Mobile*), explose la phrase dans l'espace de la page conçu comme spectacle urbain. Ou encore le *Zéropolis* de Bruce Bégout (2002), succession de tableaux d'un Las Vegas envisagé comme horizon nul de notre urbanité. J'avais lu aussi, à sa sortie en 2009, *Un livre blanc* de Philippe Vasset, dérive dans les « zones blanches » des cartes de Paris, et je viens tout juste de parcourir l'incroyable *London Orbital* de Iain Sinclair (2006), circonvolution sur le périphérique M25 de Londres à la recherche de récits neufs (*fresh narratives* sont les mots même de Sinclair). Sans parler des explorations issues du numérique, comme la *Traversée de Buffalo* de François Bon (2010), qui bascule la ville nord-américaine en perspective aérienne à partir de captations Google Earth.

Pourquoi déplacer le regard du côté de l'Asie ? Je savais seulement, comme tout le monde, que là se lèvent les nouvelles mégapoles. Que parmi les vingt plus grandes villes du monde, la plupart sont asiatiques. Je ne savais rien de plus. Ce n'était qu'une idée. J'ai demandé une bourse d'écriture pour le projet ; on me l'a refusée.

**C'était  
des villes.  
C'était l'Asie.  
J'apprenais  
à y voyager**

Au printemps de l'année 2012, j'ai fait ce dont j'avais toujours rêvé. J'ai vendu la moitié de mes affaires, j'ai planqué l'autre moitié dans une grange, je me suis dégagé de mes obligations, j'ai fait mon sac à dos et je suis parti. J'ai voyagé, sans plus d'attaches, à l'aventure. Je pensais encore parfois à mon projet

« mégapoles » (ainsi je l'appelais), mais je ne me sentais pas prêt à m'y atteler. J'avais besoin, après de longues études, une thèse, des récits menés à terme, de n'avoir pas de projet du tout, pour un temps.

Pourtant, sans le savoir, je m'y préparais. Pendant ma première année de vagabondage, j'ai visité beaucoup de pays d'Asie du Sud-Est et une dizaine de villes plus ou moins grandes : Bangkok, Rangoun, Mandalay, Luang Prabang, Hanoï, Saïgon, Phnom Penh, Singapour, Kuala Lumpur... Du lot, seule Bangkok est une « mégapole » au sens démographique du terme, mais ça n'a pas vraiment d'importance. C'était des villes. C'était l'Asie. J'apprenais à y voyager.

Petit à petit, je me suis installé à Chiang Mai, dans le Nord de la Thaïlande. Je voyageais un peu moins. Quand un jour, l'organisme auquel j'avais demandé une bourse me rappelle : ils ont des surplus, peuvent m'accorder la subvention si le projet n'a pas encore été réalisé. Je décide de tenter le coup, puisque la chance m'y invite. Je commence à planifier mes voyages, j'achète des billets d'avion en fonction des saisons. De mai à décembre 2013, j'explorerai des mégapoles d'Asie.

Lesquelles, exactement ? Comment choisir ? Robin va à New York, à Los Angeles, à Tokyo, à Buenos Aires et à Londres. Sadin explore Tokyo. Bégout, Las Vegas. Vasset, Paris. Sinclair, Londres. Qu'ont en commun ces lieux ? Ce sont des villes que l'on dit « développées ». Je dirais pour ma part, de façon plus neutre, « structurées ». Ce sont des villes d'Occident – Tokyo y compris, d'une certaine manière. On a alors le choix : ou bien

on fait jouer les surfaces, les reflets, les miroirs, les jeux de façades, à la manière de Robin, Sadin ou Bégout, ou bien on cherche les endroits orbitaux ou interstitiels où la ville se déstructure, comme le font Sinclair et Vasset (mais c'est un peu trop schématique : Robin, par exemple, explore aussi à ses heures les béances des structures). Dans ces villes, où j'ai vécu (Montréal, Paris), que j'ai visitées (Londres, New York), la structure est en avant et l'instructure *derrière, entre, ou au bord*. À Bangkok, Rangoun ou Phnom Penh, c'est l'instructure qui est en avant et la structure (quartier commercial ou ligne de skytrain) n'occupe qu'un espace globalement limité. On n'a pas besoin, alors, d'aller dans les « zones » (comme Vasset ou Jean Rolin). Aller à la ville suffit. C'est déjà une aventure.

## **Huit monstres. Huit mégapoles d'Asie**



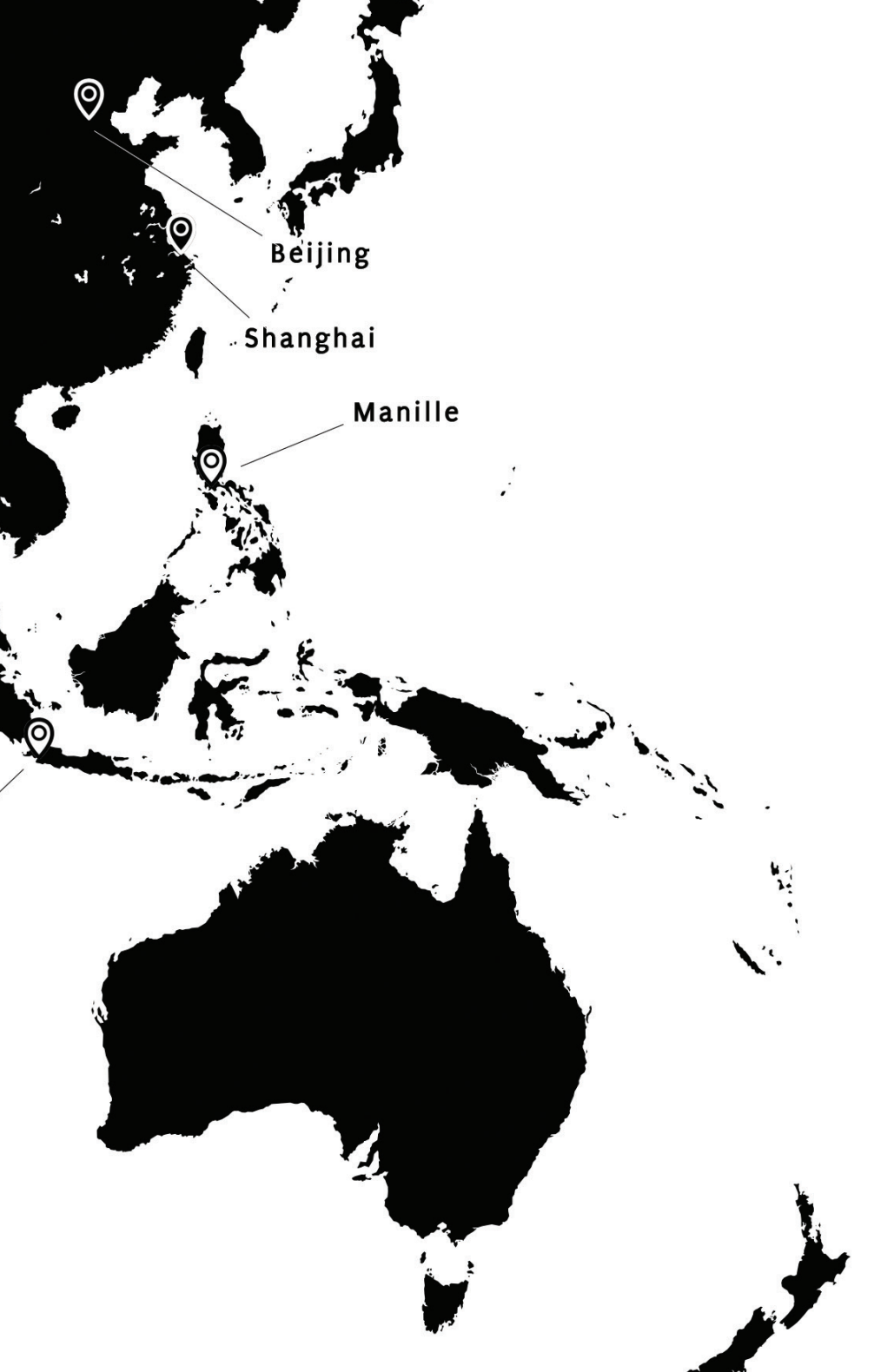
Delhi

Mumbai

Kolkata

Bangkok

Jakarta



Beijing

Shanghai

Manille

J'ai donc décidé de voyager dans plusieurs des plus grandes villes d'Asie, en excluant Séoul, Tokyo, Osaka... Les palmarès des mégapoles font débat (selon que l'on considère la ville seule ou l'agglomération, notamment). Tout cela ne m'intéresse pas beaucoup. J'aurais pu conduire ce projet dans d'autres villes, du moment qu'elles sont assez grandes (le seuil de 10 millions d'habitants fixé par l'ONU est bien arbitraire et n'a aucune valeur d'un point de vue artistique).

J'ai décidé que j'irais dans les villes suivantes :

Manille,  
Jakarta,  
Beijing,  
Shanghai,  
Kolkata,  
Delhi,  
Mumbai,  
et Bangkok.

Huit monstres. Huit mégapoles d'Asie. Certaines plus structurées, d'autres moins. Ce serait des voyages, quatre voyages : trois semaines à Manille et Jakarta en mai-juin, trois semaines dans les villes de Chine en septembre, trois semaines dans les villes d'Inde en octobre-novembre, enfin, une semaine à Bangkok en décembre. Je tiendrais carnet des voyages, écrivant dans les villes même, quotidiennement, sur mon blog<sup>2</sup>, en mêlant l'écrit à la photo,

---

2 Au moment de l'écriture : mahigan.ca. Site en cours de déménagement vers mahigan.com.



au son, à la vidéo. D'ailleurs, ce projet doit beaucoup aux innovations technologiques récentes. J'ai voyagé sans ordinateur portable, muni seulement d'un téléphone et d'une tablette couplée d'un clavier Bluetooth. Le téléphone comme arme de poing, dégainé à tout moment pendant mes marches, pour une photo, une captation sonore, une vidéo, ou pour saisir des notes à la volée. On verra que je ne suis pas photographe (et encore moins vidéographe !) ; j'ai travaillé seulement avec l'iPhone. Mais le projet n'aurait pas été le même si j'avais eu un usage recherché de la photo. Par souci de mobilité et d'immédiateté, j'avais besoin d'un appareil léger, de photos rapides et rapidement retouchées au moyen d'une application (Camera+). Quant à l'autre outil, il s'agit du bureau le plus compact qui ait encore été inventé : la tablette avec clavier dans le sac à bandoulière, le tout à peine plus gros et plus lourd que les carnets moleskine qu'on apportait autrefois en voyage. Trimballant mon outil d'écriture partout avec moi, j'étais prêt à m'arrêter dans un café à tout moment pour rédiger le billet du jour. On peut dire que je les ai hantés, les cafés des villes. C'est là que j'ai écrit le plus clair de ces textes (et quelques-uns aussi dans des chambres d'hôtel). Beaucoup de cafés franchisés : je n'oublierai pas The Coffee Bean & Tea Leaf sur l'avenue Adriatico de Manille, ni le Coffee World sur Kaosan Road à Bangkok. Les Starbucks, surtout. On en trouve dans toutes les villes, invariablement, de la Connaught Place de Delhi au boulevard Thamrin de Jakarta. On sait qu'on y trouvera de l'air climatisé, du café presque buvable et, la plupart du temps, une connexion wifi. Plus rarement, on découvre avec plaisir un petit café

sympa dans la French Concession de Shanghai ou dans le quartier Fort de Mumbai.

## **Chaque jour, s'acharner à arracher un texte au béton**

Je voulais tenter un voyage connecté. Pas toujours facile, dans ces villes, de trouver des connexions wifi qui tiennent (même qu'à Kolkata, en désespoir de cause, j'ai dû acheter une carte SIM 3G). Mais j'ai chaque fois fini par trouver. Dans les cafés ou à l'hôtel, on charge les photos dans la Dropbox, les vidéos sur YouTube, les pistes son sur Audioboo. On apprend à bloguer sur tablette, avec les bonnes applis et les manœuvres justes. Je ne sais pas si beaucoup l'ont tentée, l'écriture numérique nomade. C'est un grand plaisir, une liberté. Et l'écran de l'iPad, le soir, devient la surface où l'on lit, où l'on envoie des courriels, où l'on converse en visiophonie...

Ce n'est pas qu'une affaire de technique. L'écriture émerge au milieu des images et des sons. Dès la marche, dès l'exploration,

dans la tête, tout se mélange : les phrases et les photos, les vidéos et les bruits. Parce qu'on sait que le blog accueillera tout ça conjointement. Arrivé presque au bout de mes voyages, je me suis rendu compte que ce que j'avais fait s'apparentait à un film. Les phrases comme des mouvements, des travellings, avec des arrêts sur image souvent marqués par une insertion photo. Et puis, de temps en temps, du bruitage (pistes audio) et de petites vignettes animées (vidéos).

Plaisir, donc, mais aussi épreuve. Ces voyages ont été beaucoup plus difficiles que je ne l'avais imaginé. Les marches épuisantes, la chaleur, la maladie, les mauvais lits, les punaises, le harcèlement touristique, la solitude... Mais surtout, la difficulté d'écrire, parce que la mégapole nous dépasse, parce qu'on n'arrive pas à se la représenter. Alors l'angoisse, les blocages, se demander qu'est-ce qu'on fout là, qu'est-ce qu'on y peut... Chaque jour, s'acharner à arracher un texte au béton.

Et à le publier. Par le geste de la publication quotidienne, on s'écarte des carnets de voyages pré-numériques. On rend immédiatement visible le texte du jour, on l'envoie par-derrière soi. Le jour suivant est un nouveau jour, et il faut composer avec ce qui a été posé comme une pierre sur le chemin. Il y a aussi les réactions et interactions sur Facebook, sur Twitter, les échos sur d'autres blogs, qui dialoguent avec le travail en cours.

Il s'agit donc d'une recherche, d'une exploration, et non de la construction rétrospective d'une matière accumulée. J'ai atterri dans ma première mégapole, Manille, sans savoir précisément de quoi j'allais parler, comment j'allais m'y prendre. Jour après

jour, chercher les mots, une forme. Avancer à tâtons. Peu à peu, des lignes de sens prennent forme. Des linéaments se dessinent. Une image se précise — une image du temps.

J'ai beaucoup puisé dans l'astrophysique (ces livres lus à Paris il y a cinq ou six ans et dont les théories ne m'ont jamais quitté depuis). Parce qu'on a cruellement besoin de nouveaux modèles de représentation et que la science contemporaine bouscule nos schémas mentaux, nos conceptions de l'espace, du temps, du mouvement. Je me retrouve tout spécialement dans le travail de Iain Sinclair, en ce que la ville y est conçue cosmologiquement : l'autoroute périphérique comme ceinture d'astéroïdes sur laquelle le voyageur décrit une trajectoire orbitale. Pour moi, ce n'est pas qu'une métaphore : ce sont des abstractions qui défient la représentation établie. La philosophie aussi m'a aidé, sans que j'y pense trop. Le dépassement contemporain de la « structure », depuis Deleuze, Lyotard, etc. : on comprendra peut-être, en traversant mes villes, en quoi il y a eu là apport théorique.

J'appelle « nombre » ce qui déborde de la structure des villes. C'est un mot qui peut porter à confusion, parce que Baudelaire l'employait déjà en parlant de l'homme des foules :

**La foule est son domaine, comme l'air  
est celui de l'oiseau, comme l'eau celui  
du poisson. Sa passion et sa  
profession, c'est d'épouser la foule.  
Pour le parfait flâneur, pour  
l'observateur passionné, c'est une**

**immense jouissance que d'élire  
domicile dans le nombre, dans  
l'ondoyant dans le mouvement, dans  
le fugitif et l'infini<sup>3</sup>.**

À quoi font par ailleurs écho les *Fusées* :

**Le plaisir d'être dans les foules est une  
expression mystérieuse de la  
jouissance de la multiplication du  
nombre.**

**Tout est nombre. Le nombre est dans  
tout. Le nombre est dans l'individu.  
L'ivresse est un nombre<sup>4</sup>.**

Il y a les mots, et il y a les concepts. Baudelaire donne priorité au concept de « foule », d'« homme des foules », repris de sa traduction d'Edgar Poe. Le nombre vient en appui comme concept secondaire et indéterminé. Il « remplit » la foule, en quelque sorte. La foule est composée du nombre, de sa multiplication. Mais le nombre en soi n'est pas vraiment conceptualisé ; d'ailleurs Baudelaire l'inscrit dans une énumération : « dans le nombre, dans l'ondoyant dans le mouvement, dans le fugitif et

---

3 Charles Baudelaire, « Le peintre de la vie moderne », *L'art romantique*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », [1863] 1961, p. 1160-1161.

4 Charles Baudelaire, « Fusées », *Journaux intimes*, dans *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », [1867] 1975, p. 649.

l'infini », comme si un terme pouvait se substituer à l'autre. La foule de Baudelaire, à laquelle le flâneur est lié comme l'oiseau à l'air, comme le poisson à l'eau, c'est l'unité dans la multiplicité. C'est l'union (« épouser la foule »). Benjamin redéploiera dans son travail la même conception. C'est cela qui se brise dans le « nombre » au sens où je l'entends. Le nombre comme multiplicité, oui, mais sans l'unisson des foules. Le nombre, c'est la foule une fois qu'elle a été fragmentée, morcelée, séparée en individus ou en groupes combattifs, indifférents, impersonnels. Vient ensuite le rapport du nombre à la structure. Le nombre, c'est des grumeaux, la co-présence d'éléments séparés, non solidaires, micro-structurés. Les grandes structures se créent par agencement de ces éléments en amas ou en filaments. Amas : par exemple, un stade, un quartier industriel. Filament : une autoroute, une ligne de métro, qui relie des unités sans rapport organique l'une avec l'autre. Ce qui signifie que les structures, bien qu'elles se composent du nombre, en viennent à l'abolir, tout comme les grands astres, en se constituant, abolissent les débris d'explosion dont ils sont faits. J'ai pensé un temps appeler ce projet : « le dénombrement ». Parce qu'il s'agit d'identifier le nombre, d'en repérer les formes et les lois : de dénombrer. Mais le mot évoque aussi une abrogation du nombre, par le préfixe « dé ». La formation des grandes structures urbaines est une histoire de dé-nombrement. Reste que le composé « nombre » de la ville contemporaine demeure latent au plus profond des structures. La première implosion le révèle.

Voilà pour le concept, qui s'est précisé au fil du temps. Je n'aurais jamais pu le définir ainsi au début du projet. Il m'a d'abord fallu aller. Il n'y a vraiment que la marche.

Après, on s'en remet à la sensation. Les visions, et la colère ou la peur qu'elles suscitent. Sous un échangeur, dans un girlie bar, ou devant un corps nu étendu sur le béton, c'est le besoin de hurler le monde qui nous pousse à écrire.

Qu'est-ce qui explose sinon soi-même,  
la ville,  
dans le cri.

## MAHIGAN LEPAGE

Auteur, traducteur, bourlingueur (et docteur ès lettres).

Recherche l'abord du monde dans son mouvant.

A notamment publié : *Relief* (prix Émile-Nelligan 2011), *Carnets du Népal*, *Vers l'Ouest*, *Coulées*.

Pratique l'écriture web depuis 2008, la Thaïlande depuis 2012. Directeur de la collection « La machine ronde » aux Éditions Publie.net.

Lecteur et réviseur aux Éditions Mémoire d'encrier.

À paraître en 2017 : *Le fleuve colère* (Éditions du Noroît).



L'auteur remercie le Conseil des arts du Canada  
pour l'aide financière dont ce projet a bénéficié.

publie.net est une maison d'édition de littérature contemporaine ancrée dans la création qui s'écrit et se partage sur le Web, ouverte aux œuvres qui lui font écho dans tout l'espace littéraire et transmédiâs. À partir de ce vivier, nous développons des objets éditoriaux diffusés par des canaux divers (livres papier, livres numériques, réalisations sur le Web) et portons ces œuvres dans l'espace public, les lectures et performances, la médiation et les bibliothèques. publie.net est géré par la société éditrice Créateurs & Associés, et intègre des processus coopératifs avec de nombreux auteurs. Dès sa création en 2008 comme plate-forme de publication en ligne lancée et portée par l'écrivain François Bon, publie.net a occupé une place à part dans le paysage éditorial francophone. Notre engagement en faveur d'une littérature inventive, consciente de ce qui l'a précédée et parlant à chacun, prend de nouvelles formes.

publie.net aujourd'hui c'est :

- une offre resserrée de 25 titres par an pour permettre un accompagnement éditorial et un portage accrus des livres que nous publions ;
- des livres papier de qualité et des livres numériques sans DRM au prix d'un livre de poche ;
- une nouvelle formule d'abonnement permettant aux bibliothèques de mettre les fichiers numériques à disposition de leurs lecteurs ;
- une édition exclusivement à compte d'éditeur avec une rémunération équitable des auteurs y compris pour les revenus issus des abonnements ;
- des événements autour des livres de nos auteurs dans de nombreuses librairies et centres culturels et une présence dans des salons et lieux de médiation.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.

Portées par une équipe éditoriale passionnée, les éditions publie.net œuvrent à la reconnaissance d'une création contemporaine de qualité.